

Propositions d'écriture du 15 septembre 2025

Thème : *Etranges Etrangers*



Etranges Etrangers

Hommes des pays loin
Étranges étrangers
Vous êtes de la ville
Vous êtes de sa vie
Même si mal en vivez
Même si vous en mourez

Jacques Prévert

Étrangers

- Avec comme thème « ÉTRANGER », complétez la proposition suivante :

Je suis comme un étranger, je ne sais s'il faut dire un petit pain au chocolat ou une chocolatine

Comme un champignon sans chapeau, comme une coccinelle sans point

Je suis comme vous tous, d'ailleurs, en voyageant partout.

Catherine C.

Je suis comme une étrangère qui ne connaît pas la langue devant une machine.

Comme une poule parmi des poissons.

Je suis une humaine qui veut que le mot -étranger- n'existe plus car il sépare.

Elisabeth

Je suis comme un étranger dans une société déshumanisée

Comme un oiseau dans un bocal

Je suis perdue face à ces nouvelles technologies.

Lydie

Je suis comme un étranger qui habite notre monde. Elle est à moi cette planète, et pourtant je sais que j'abuse en décrivant cette assertion, car elle est à toutes et à tous, que l'on soit végétal, animal ou humain.

Comme un occupant des lieux qui se veut, se voudrait responsable de la pérennité des lieux, je souhaite tant qu'elle puisse continuer d'éblouir les futures générations avec sa beauté, ses océans et ses forêts encore vertes.

Je suis une minuscule graine sur cette terre et je souhaite que toutes les autres graines puissent aujourd'hui et demain continuer de s'épanouir. Alea jacta est.



Je suis étranger

Nous sommes toujours étranger de quelqu'un quelque part...

- Vous avez vécu une situation où vous vous êtes senti étranger. Racontez.

Partie avec rien ou plutôt simplement avec quelques affaires, mes papiers d'identité, ma valise et des crayons. Pour chacune de mes excursions, il faut que je note, que je griffonne des mots, des pensées sur un morceau de papier. Le voyage en avion dure plusieurs heures, c'est la première fois que je le prends. Mon fiancé m'emmène dans son pays, là-bas c'est un autre monde, un autre univers. À la descente, une petite blanche parmi un nombre impressionnant de gens de couleur. Je me sens bien comme familière des lieux. Mon ami me donne la main, me respecte, me sécurise, me sourit. Autour de nous, des hommes, des femmes, des enfants de tout âge s'approchent de moi, ils veulent me toucher, veulent discuter, mais il y a ce barrage, cette langue que je ne connais pas.

Ce peuple est tellement différent, il ne possède rien mais donne beaucoup, leur cœur est bonté, leur sourire est communicatif, leur vie est pauvre, leur nourriture est simple. À mon retour, ma vie est chamboulée, plus la même, mais cette immense envie d'y retourner, de continuer à fréquenter ces personnes et ensemble œuvrer pour un monde meilleur où les droits, les volontés soient respectés.

Aline

Souvent devant cette porte, il y avait une queue de dix à douze personnes, car tous nous devions faire un effort important, la plupart d'entre nous devait se rendre pour huit heures à son poste de travail. Moi, comme tous les autres, je m'étais préparée une heure à l'avance. Arrivée à sept heures et dix minutes, j'entrais dans la file, rapidement suivie par trois personnes, dans les deux minutes qui suivirent.

Nous étions au début de l'été et nous n'avions pas à nous geler, le soleil, levé bien avant nous tous, permettait que s'échangent d'aimables sourires et quelques mots sympathiques.

Quand les portes s'ouvrirent, les uns et les autres entrèrent calmement. Personne n'avait dit pour quel examen ou souci de santé, il était là. Chacun avait l'expérience d'une prise de sang.

La salle d'attente, dotée d'une vingtaine de sièges fut vite remplie et cinq, six personnes prenaient patience sur le trottoir. La discrétion était de mise, chaque fois que deux personnes entraient pour présenter leur carte vitale et leur ordonnance un guichet situé après un sas insonorisé, on savait que ce serait bientôt son tour.

Ce fut le mien. Prévoyante et fière de 'être, j'avais à la main tous les documents nécessaires que je présenterais à la secrétaire qui m'orienterait vers une infirmière.

Je les tendis, sous une vitre ouverte à cet effet. En guise de réception je dus faire front à un éclat de rire retentissant et me sentis accusée. Cette secrétaire poussa du coude sa collègue qui, elle aussi fut prise d'un rire strident, et faillit s'étrangler dans son fou rire. Je me retournais, ne sachant où me mettre et me sentant le dindon d'une farce. J'en restais bouche bée, ne sentant venir aucune explication et ne me sentant pas à ma place. Rougissante, j'avais l'impression de porter des plumes sur la tête et au derrière, tant les deux secrétaires s'esclaffaient.

Avais-je oublié un document ? L'avais remplacé par un autre, dans ma précipitation ce matin ? Avais-je présenté le programme de mon cinéma préféré en guise d'ordonnance ? Avais-je tendu ma carte d'abonnement aux cours de tango en lieu et place de ma carte vitale ? Plus je rougissais et essayais de poser timidement une demande d'explication, avec un air idiot, éberluée, plus les deux femmes hoquetaient, incapables de m'adresser une parole rassurante.

Au lieu de cela, elles firent appeler leurs supérieurs et N Plus un, ce qui termina par me faire peur. J'étais si mal à l'aise que je voulus m'enfuir sans demander mon reste. L'un des deux hommes finit par me rejoindre devant le guichet et tout bas me dit : « Madame, vous vous

êtes trompée de porte, ici c'est l'agence pour l'emploi. Le laboratoire d'analyses médicales se trouve à vingt mètres, sur votre gauche. »

Sans même balbutier de remerciements, je lui savais gré d'avoir murmuré et non claironné ma méprise et je sortis en courant comme une voleuse, après lui avoir arraché des mains, mon ordonnance et ma carte vitale.

Catherine C.

Etrangère en terre marocaine

Nous visitons Fès, la superbe. Nous déambulons dans la médina. Les marchands nous interpellent : ici des babouches solides en cuir qui se transmettront de père en fils, là, l'huile d'Argan, la plus pure, la meilleure, et aussi les dinandiers pour leurs plateaux ciselés en cuivre. On flâne le nez au vent, l'œil en goguette.

Et aux détours d'une ruelle, trois marches nous invitent à passer le pas d'un porche. On aperçoit un patio décoré de mosaïques orientales au centre duquel jaillit une fontaine. Mes deux coupes d'amis franco-marocains entrent. Je veux les suivre, mais au moment où je veux franchir la porte, un homme m'arrête : « toi, tu rentres pas ». Il prononce un mot en arabe qui me sera traduit plus tard comme « mécréante ». Je lui demande pourquoi mes amis sont entrés et pas moi. « C'est interdit aux étrangers chrétiens » ; je m'insurge poliment à savoir pourquoi mes amis peuvent entrer : « parce qu'ils sont d'ici et musulmans ».

Sentiment d'injustice, délit de sale gueule, je peste dans mon for intérieur, mais respectueuse des us et coutumes à l'étranger je m'abstiens de lui dire ce que j'en pense.

Que sait-il de ma religion, de celle de mes compagnons ? Explications vaines. Je suis l'étrangère en terre marocaine !

Jacqueline L.

D'abord, je n'arrivais jamais à en placer une. À peine le thème de la leçon était-il annoncé que les élèves, très volubiles, se lançaient dans des discours que le professeur écoutait attentivement avant d'intervenir pour orienter la discussion. Sur la question : « qu'est-ce que la philosophie ? », les autres étaient intarissables, alors que, semblable au public d'un match de tennis, je suivais la balle d'un bord à l'autre du court, et me trouvais nulle de ne pas la prendre au vol ou au rebond. Même si c'est devenu plus rare, cela m'arrive encore aujourd'hui. C'est une chose terrible que d'avoir la sensation de ne pas exister.

« Bien sûr », dit la psy au regard paisible derrière ses grosses lunettes rondes, « notre place n'est pas de droit, il faut nous la faire. »

Le temps de la révolte n'était pas encore venu. Est-ce que c'est cela, être étranger ? Il est peut-être préférable d'être l'étranger qu'on ignore, que celui qu'on harcèle et dont on fait un bouc émissaire. Cette année-là, je vis le film *Les demoiselles de Rochefort* à travers un rideau de larmes. (Engueulade parentale pour mes mauvais résultats, mais tout de suite après, sortie cinéma pour un apaisement que je ne partageais pas). Aujourd'hui encore, je déteste ce film qui est pourtant un chouette film.

Cette année-là, je fus admissible à l'écrit du bac et, dans la solitude de ma chambre, je préparai l'oral pendant que la guerre des Six jours faisait rage dans mon transistor.

« C'est étonnant, dit l'examineur qui m'interrogeait en géographie sur l'économie de l'Angleterre et me gratifia d'un 17, vous avez pourtant un mauvais livret scolaire... ».

Cette année-là, j'ai eu le bac avec mention. Ma modestie naturelle m'interdit de vous dire mes autres notes. Vous savez tous qu'on ne met 20 qu'à Dieu et encore ! prétendent les mauvais esprits.

Anne-Marie

Portrait



(écouté en présentiel)

*Avec ma gueule de métèque
De Juif errant, de pâtre grec
Et mes cheveux aux quatre vents
Avec mes yeux tout délavés
Qui me donnent l'air de rêver
Moi qui ne rêve plus souvent*

- Choisir 1 des 9 personnes reproduites et en faire le portrait.



Touareg



Asiatique (chinois)



Européen (suédois)

J'étais **afghane**

j'étais une femme

j'étais encore une femme

à visage découvert

à visage ouvert aux autres

à visage humain

j'étais en vie

j'étais en joie

j'étais en danse

sur la terre de mes frères

j'étais afghane

mes enfants jouaient

entre mes bras tendus vers eux

j'étais afghane

je travaillais les champs

je travaillais les livres

et je chantais

oui je chantais surtout

j'étais afghane

mais le suis-je encore ?



Jacqueline P.

L'afghane, ma sœur

Je suis l'afghane, celle aux yeux verts, celle dont la photo a fait le tour du monde. Depuis la parution de cette photo les choses ont bien changé dans mon pays. Je suis comme morte, enterrée vivante dans le monde des Talibans. Au secours mes sœurs, au secours ! Regardez-moi bien : plus d'école, plus de travail, plus de musique, plus de chants. Voyez dans mon regard le désespoir. Je n'attends plus rien de ce pays, plus rien de l'emprise des hommes qui nous gouvernent. Sœurs de tous les pays libres venez à notre aide, parlez de nous sans cesse, ne nous oubliez pas.

Je suis l'afghane aux yeux verts recluse chez moi. Imaginez ma vie à attendre, à espérer, assise sur mon tapis toute la journée. Impossible

de sortir seule dans la rue sans être accompagnée d'un homme. A l'aide sœurs libres, ne m'oubliez-pas ! Évoquez notre triste sort. Je suis l'afghane aux yeux verts qui a fait le tour du monde mais seulement dans les magazines !

Jacqueline L.



Ce n'est pas votre voisin, vous ne l'avez jamais rencontré. Il évolue sous un climat où il n'est pas nécessaire de s'habiller. Ses multiples colliers de perles blanches et ses amulettes composées de dents animales lui tiennent lieu de vêtements. Sa peau brune, tannée et burinée témoigne de son exposition prolongée au soleil ; il l'a décorée d'un pointillé violet qui doit avoir une signification ésotérique. Ses lobes d'oreilles sont distendus encadrent le visage.

L'amazonien

Sur la tête il porte une couronne de plumes blanches colorées à la base, ses cheveux sont noirs, il n'a pas l'air très vieux.

Il représente certainement une autorité dans son village et même dans son ethnie. Il a l'air déterminé et sûrement capable de donner le change à nous le « blanc » quand il s'agit de défendre les droits de ses semblables sur la place publique.

Isabelle



La bolivienne

Elle était là, assise avec d'autres femmes, pour vendre quelques produits qu'elles avaient cultivés avec peine, son chapeau bien planté sur le dessus de son crâne. Elle regardait d'un œil amusé les touristes qui déambulaient avec leur téléphone à la main espérant faire une photo plus originale que leurs compagnons de voyage.

Ce qui attirait chez elle, ce n'était ni la couleur de ses yeux, ni sa coiffure semblable à ses voisines mais la petite lueur discrète presque ironique dans sa façon de regarder les passants. De plus, ses lèvres bien serrées paraissaient réprimer un sourire ou un rire moqueur.

Depuis tant d'années qu'elle venait au marché dans ce lieu très touristique, elle avait fini par se faire une opinion sur ceux qui les regardaient. Et si certains montraient une espèce de supériorité, elle sentait bien chez d'autres qu'ils étaient comme elle, avec travail et famille même si leur vie étaient très différente, mais tous comme elle, une certitude, leur vie aurait aussi une fin.

Elisabeth



Nonone

« *Peaux d'lapins ! Peaux !* »

« *Voilà Nonone ! Voilà Nonone !* »

Les six enfants du village, se précipitaient joyeusement à sa rencontre, comme une volée de moineaux !

L'africain

Au début des années 50, chaque famille élevait quelques lapins pour sa consommation après les privations de la guerre.

Le bourreau c'était mon père.

Le sang giclait dans un bol tenu par ma mère. C'était l'ingrédient essentiel dans la recette du civet. Ensuite le lapin était préparé pour être cuisiné.

Une incision autour des pattes permettait, en tirant, d'enlever la peau garnie de fourrure en la retournant, comme on quitte son pull-over. Mon père introduisait un brin d'osier plié en arc, à l'intérieur de la peau retournée, pour la faire sécher, pendue à une poutre de l'écurie.

Les peaux étaient ensuite vendues à des marchands qui passaient au village à périodes irrégulières... Pour nous, les enfants, c'était Nonone notre préféré. On l'entendait arriver de loin, perché sur son vieux vélo, avec sa chaîne qui grinçait et son garde-boue qui cliquait.

Il était très grand car, calé devant un tas de peaux ficelé de guingois sur son porte-bagages, même en pédalant les genoux écartés, il avait du mal à ne pas se cogner au guidon.

Toujours hilare et de bonne humeur, il conversait gentiment avec nous, avec un accent tout en rondeur loin des aspérités du parler berrichon qui était notre unique référence.

Il faut que je vous dise, il était noir, une couleur d'ébène qui mettait en valeur ses dents blanches et ses grands yeux rieurs.

Je n'avais jamais vu de noirs. À cette époque, ils étaient complètement absents des campagnes. J'avais peut-être entrevu, lors d'une séance de cinéma, une réclame « *Y'a bon Banania !* » qui caricaturait les indigènes des colonies françaises de l'époque avec une forte connotation raciste qui échappait à la totalité des spectateurs.

Pour moi, s'agissant d'africains ou d'hommes noirs de peau, ma référence a toujours été Nonone.

C'est sans doute pourquoi, au plus profond de moi, j'ai toujours rejeté comme tout à fait insensé et choquant la théorie de l'inégalité des races.

« *Peaux d'lapins ! Peaux !* »

NONONE, un homme parmi les hommes !

Bernard

C'est **un hindou** à l'air doux
Enturbanné comme un roudoudou
J'admire son étrange coiffure
De gracieux sulfure

Je lui trouve un regard fripon
Sous sa coiffe de crépon
Sont-ce des taches de confiture
Ou a-t-il astiqué sa voiture

Avec ce tissu chatoyant
Où s'attarde un parfum dansant
Dans le Gange il va faire trempette
Dès que le soleil embouche sa trompette

Il s'appelle Rajiv Ravi ou Narendra
Son épouse Shakuntala, Anya ou Indira
J'ai vu à Ceylan des gars qui lui ressemblent
Fouiller dans les rizières avec un bel ensemble
Et une binette



Anne-Marie

Huyana, femme mohican



Je suis fâchée, très fâchée, je m'appelle Huyana. Je ne suis pas « Amérindienne », je suis une Mohican de la région proche des Appalaches où résident nos cousins les Apaches. Quand je vois sur votre feuille, ma photo avec écrit dessous « Amérindienne », c'est pour moi une blessure car c'est le nom que nous ont donné les colons blancs qui sont arrivés là pour entraver nos vies.

Je suis une Mohican et veut rester une Mohican.

Ici, c'est notre terre qui fait partie de la grande Amérique. Notre vie était calme et sereine jusqu'à l'arrivée de ces colons. Mais là j'ai peur pour ma tribu, ma famille et moi-même. Chaque jour les arrogants colons restreignent nos mouvements, limitent l'accès à nos montagnes et certaines de nos rivières nous sont maintenant interdites ainsi que quelques pâturages très verts.

L'utilisation de leurs bâtons de feu est terrible. Le chef de notre tribu est mort, mon frère également. Tous deux se sont avancés vers les hommes aux chevaux chargés et aux teints blancs afin de comprendre ce qui se passait. Des coups secs ont retenti et tous deux sont restés allongés sur le sol. Notre chef et mon frère ont été tués. Ce n'est pas possible !

Vite, nous avons fui, la tristesse dans l'âme. Mais sans chef où aller ? Ici c'est notre terre, nous la connaissons bien. Je ne suis pas

certaine de là où nous allons, de si nous serons bien accueillis par les autres tribus.

Mais pourquoi ne pouvons-nous pas vivre tranquille ici ?

J'ai deux enfants tout petits, un garçon et une fille. Je voudrais tant qu'ils soient heureux. Je suis inquiète, leur papa est parti depuis trois jours en éclaireur, ils devraient déjà être revenu.

Mais de quoi sera fait demain ?

Je ne sais pas, en attendant nous continuons de marcher. Je m'appelle Huyana, je suis Mohican, j'aime la vie de nos grands espaces et je n'aime pas du tout les hommes arrogants aux bâtons de feu, non je ne les aime vraiment pas !

Gérard



Inventaire

Poème de Jean Humenry

Auteur-compositeur-interprète français né en 1946

L'étranger

Ton Christ est juif.
Ton scooter est japonais.
Ta pizza est italienne
et ton couscous algérien.
Ta démocratie est grecque.
Ton café est brésilien.
Ta montre est suisse.
Ton ordinateur est taïwanais.
Ta chemise est hawaïenne.
Ton baladeur est coréen.
Ton rêve est américain.
Tes vacances sont turques,
tunisiennes ou marocaines.
Ta musique est africaine.
Tes chiffres sont arabes.
Ton écriture est latine.

Et... tu reproches à ton voisin
d'être un étranger !

- Poursuivez l'inventaire amorcé dans le texte ci-dessus en reprenant la trame du poème.

Tes poteries anglaises sont en glaise
Tes petits pois écossais sont écossés
Tes parents anglais se sont engueulés
Tes chiens japonais se jappent au nez
Te facteur autrichien s'entend dire « au tri, chien »
Ton père libyen te dit toujours « lis bien »
Ton majordome népalais n'est pas laid
Le client suédois s'entend dire au sauna « sue et dois »

Jacqueline P.

Ta belle-mère mange méditerranéen
Son mari jeûne
Leur cousine compte les calories
Gudule tente le régime paléolithique
Et moi, je m'arrache les cheveux
quand tous sont invités à ma table.

Mon voisin est fort comme un turc
Il possède un poing américain
On dit qu'il a l'œil de Moscou
Et ce n'est pas tout, il ne mange pas comme nous
Du canard laqué, des fourmis, je vous dis
Et surtout de la poutine comme les Québécois
Et de la tortilla presque à tous les repas
Il se déplace avec sa vespa italienne
Sous son casque, une chéchia qu'il ne quitte pas
Les journées d'été, des babouches à ses pieds.
Énergumène qui pourrait faire jaser
Surtout s'il était étranger...
Simplement un marginal
Original
Avec sa liberté, sa singularité
Comme c'est Étrange
dans ce monde où tout est formaté
Ça dérange !

Sylvie

Ton chat est persan
Ton thé est chinois
Ta paëlla est espagnole
Ton cari de poulet est indien
Ton kilt est écossais
Tes sushis sont vietnamiens
Et... tu reproches à ton voisin
D'être un étranger !

Lydie